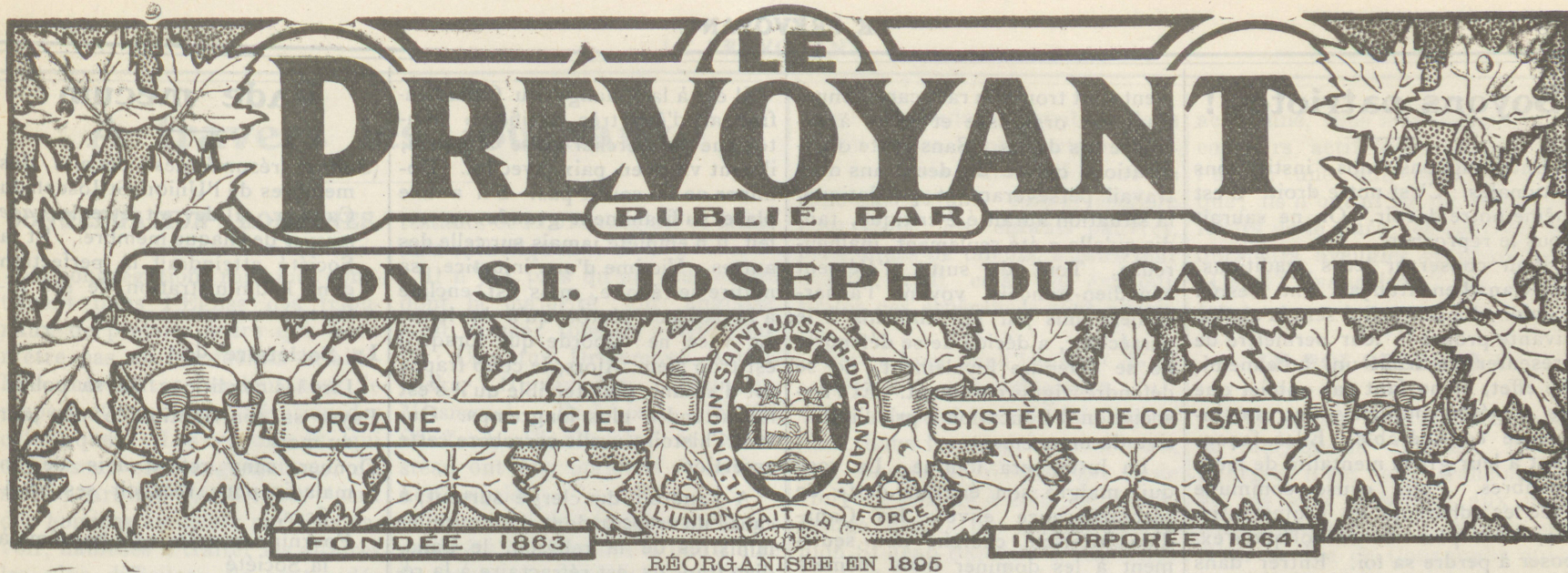




VOLUME XV.—No. 25.

OTTAWA, ONT., JANVIER 1911.

Abonnement \$1.00 par an

Examen de Conscience.

Notre paresse.

Qui aime bien châtie bien. Au lieu de prodiguer des louanges à notre race, il faut, dans le siècle de lutte actuel, lui signaler ses défauts et l'inciter à s'en corriger. Les louanges ? Méritons-les de nos compatriotes. Pousser la naïveté ou la présomption jusqu'à nous en décerner nous-mêmes, ce serait, lorsque événements sur événements donnent raison aux ennemis de notre existence, d'une ironie à fendre le cœur. On a beau dire et beau faire, si nous sommes maltraités, à qui la faute ? N'avons-nous pas été en quelque sorte les artisans de nos malheurs ? Il aurait fallu, à chaque empiètement sur nos droits, protester, protester unanimement, protester énergiquement. Il y a longtemps que nos ennemis sont connus, longtemps aussi qu'ils travaillent à notre perte. Pourquoi n'avoir pas, plus tôt, opposé la résistance ? Parce que tout nous faisait défaut : l'union, l'organisation, la combativité. A vrai dire, jamais les Canadiens-français d'Ontario n'ont été outillés pour la lutte. Et, le plus grave, c'est qu'ils ne le seront que très imparfaitement tant qu'ils n'auront pas su dompter leurs défauts nationaux.

Pour se corriger d'un défaut, il faut d'abord le connaître. Un examen de conscience s'impose. C'est cet examen que nous allons faire cette année. Que nos lecteurs le fassent avec nous. Tous les mois, nous reviendrons à la charge. Peu à peu, nos défauts, grands et petits, y passeront. S'ils peuvent y trouver leur coup de grâce, tant mieux.

A tout seigneur, tout honneur. La paresse est la mère de tous les vices. Et les Canadiens-français en sont atteints.... Ce n'est pas à dire qu'ils aient le travail en horreur et que les heures d'oisiveté soient pour eux les plus exquises. Règle générale, l'ouvrier canadien-français est un rude travailleur. Qu'il soit cultivateur ou qu'il soit artisan, il déploie beaucoup d'énergie, de vigueur, d'endurance. Malheureusement, cette ardeur au travail se transforme en apathie, indolence, paresse, dès qu'on entre dans la sphère intellectuelle. On voudrait tout savoir, sans rien apprendre. L'effort qu'exige l'étude désarme une volonté qui, lorsqu'il s'agit de travail corporel, s'attelle à la tâche sans hésitation. Au collège, le jeune homme perd beaucoup de temps ; le bagage de science qu'il emporte avec lui, à la fin de ses études, n'est jamais lourd. Réussir dans les examens, décrocher un diplôme, obtenir une médaille, tout est là. Etudier pour s'instruire, voilà le moindre souci de la gent écolière. Si encore elle puisait, dans nos maisons d'éducation supérieure, le ferme

désir d'acquérir la science ! Mais non ; l'apathie qui lui fait trouver son instruction suffisante est plus déplorable que son ignorance.

Qu'ils aient fait un cours commercial ou un cours classique, les jeunes gens ont l'ambition satisfaite dès qu'ils obtiennent une situation capable de leur assurer une existence facile. Alors, ils se laissent balotter mollement sur la mer de la vie. S'ils embrassent les carrières libérales, leur idéal est d'y faire de l'argent. Rarement auront-ils à cœur le parachèvement de leurs études et l'acquisition d'une science sûre, vaste, profonde.

Nos jeunes gens instruits ne saisissent pas l'importance de la mission qui leur incombe. A les voir, on dirait que l'instruction est pour eux un simple moyen d'éviter les travaux manuels, de gagner leur pain sans peiner. L'Université mène à la profession ; la profession à l'existence facile....

Grave erreur ! Une vie qui n'a pas un but noble ne vaut pas la peine d'être vécue. Quiconque se borne à vivre dans une aisance relative, quand il peut rendre des services à la société et à sa nationalité, est un lâche. Il faut viser plus haut, beaucoup plus haut que cela. Avant d'être avocat, notaire, médecin, journaliste, ingénieur, on est citoyen. Comme tel, tout homme se doit à sa Patrie et est tenu de lui être utile dans toute la mesure de ses talents. Il sera beaucoup demandé à celui qui a beaucoup reçu.

Notre classe dirigeante est plus remuante que savante, plus bruyante qu'importante, plus nombreuse qu'excellente. La politique est l'objet de ses prédilections. Par contre, où sont nos hommes véritablement instruits ? Où sont nos hommes d'étude ? Où sont nos hommes ambitieux de briller par leur culture intellectuelle, par la dignité de leur vie, par la sûreté de leur science ? *Rara avis*. La faute en est à notre paresse. Paresse qui entretient chez les étudiants une énergie nonchalante ; paresse qui laisse dormir dans la poussière les livres de jeunes gens à peine sortis des Universités ; paresse qui engendre, chez l'homme de talent, le goût du jeu de cartes, la passion des luttes politiques, l'amour des lectures frivoles ; paresse qui arrache aux travaux intellectuels les intelligences les plus brillantes et qui fausse les jugements les plus droits. C'est cette paresse qui prive la nationalité canadienne-française de généraux capables, dans la lutte pacifique d'aujourd'hui, de guider avec autorité de patriotes bataillons.

Tous les hommes qui, dans l'histoire, ont laissé un nom glorieux, ont été des travailleurs. Aujourd'hui encore, les Canadiens-français qui inspirent le respect sont des bûcheurs.

Il faut brûler plus d'huile dans sa lampe que de vin dans sa coupe, comme disait un sage de l'antiquité, pour devenir quelqu'un et faire quelque chose.

CHARLES LECLERC.